

—Il viendra, gardez-vous d'en douter. J'ose même affirmer qu'il ne se fera point attendre.

Les yeux verts de la jeune femme, ses yeux changeants, ses yeux de sirène et de sphinx eurent un rayonnement bizarre.

De nouveaux arrivants se pressaient autour d'elle ; il lui fallut quitter Croix-Dieu pour remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

—Singuliers animaux que les femmes ! murmura le baron en suivant du regard la trop séduisante comtesse. Celle-ci devrait être heureuse ! Elle est belle comme un rêve de volupté. Elle possède un mari facile qu'elle tiendrait en laisse avec un sourire. Elle peut semer l'or au gré de ses caprices. Elle règne et gouverne. Que lui faut-il ? Feu Serge Aldéonoff la traitait comme un chien. Je parierais qu'elle le regrette ! Madame de Stael, en face de la mer italienne, avait la nostalgie du ruisseau de la rue du Bac. Cette jolie comtesse a la nostalgie des coups de cravache. Bah ! je consolerai Tréjan.

Après ce court monologue, Croix-Dieu traversant les groupes s'approcha de Georges, toujours immobile à la même place, et lui serra la main.

—Que vous disait ma femme ? demanda le jeune homme d'une voix sourde.

—Vous êtes bien curieux ! répliqua Philippe en riant.

—Elle vous parlait de moi, j'en suis sûr. Elle se plaignait de moi, je l'ai vu.

—Vous avez été, paraît-il, un peu sévère pour un costume dont, le premier, vous avez eu l'idée.

—Ah ! ce costume ! répéta Georges en serrant les poings avec rage. Ce costume maudit où sans pudeur s'étale sa beauté ! Ce costume qui la livre presque entière aux regards effrontés de tous ces hommes ! J'ai prié, j'ai supplié, j'ai menacé et n'ai rien obtenu ! Que suis-je ici ? Quel est mon rôle ? Que doit-on penser ? que doit-on dire d'un mari qui subit de pareils outrages ? qui tolère un tel scandale ? Demain Fanny voudra se montrer moins habillée, et je ne pourrai pas l'empêcher !

III

—Ah ! vous exagérez ! fit Croix-Dieu avec un petit haussement d'épaules, et vous voyez, mon cher enfant, les choses beaucoup trop en noir.

—Je n'exagère rien, baron, répondit Georges, et je vois les choses comme elles sont ! Non-seulement Fanny ne m'aime plus, mais encore je crois fermement, je vous le jure, qu'elle ne m'a jamais aimé !

—C'est de la folie pure ! Vous aurait-elle épousé sans amour ?

—Elle rêvait un titre. Elle m'a pris pour s'appeler la comtesse de Tréjan. Elle n'attend plus rien de moi aujourd'hui, et je lui suis odieux, odieux à tel point qu'elle ne cherche même pas à me cacher son aversion. Je l'adore, et ma tendresse la fatigue, mes transports l'énervent ! Elle m'appartient de par la loi et elle se refuse à mon amour ! Tenez... je frissonne à cette pensée... je sens qu'elle me trompera bientôt.

—Allons donc ! Madame de Tréjan est une honnête femme.

Georges étendit la main vers la comtesse, qui lentement allait d'un groupe à l'autre avec une sorte de nonchalance voluptueuse.

—Est-ce qu'une honnête femme, répliqua-t-il, se montre ainsi vêtue ?

—C'est de l'irréflexion, de l'inconséquence, voilà tout.

—Non, baron, c'est de l'impudeur ! il n'existe en Fanny, croyez-moi, que l'étoffe d'une déclassée. Elle a l'intelligence vive, elle a l'esprit brillant, mais point de sens moral et point d'âme ! Sans cesse elle me fait d'incurables blessures.

—A son insu...

—Peut-être... Mais alors, inconsciente ou cruelle, choisissez ! Quoi qu'il en soit, je souffre horriblement.

—Prenez garde ! dit Croix-Dieu, vos paupières deviennent humides et vos larmes vont couler. Ne vous donnez point en spectacle.

—Je serais ridicule, n'est-ce pas ? Eh ! que m'im porte ? ou plutôt tant mieux ! Ah ! je voudrais qu'un de ces hommes eût un sourire aux lèvres en tournant les yeux vers moi. Ce serait du moins un prétexte pour le provoquer, pour me battre avec lui, pour le tuer.

Georges s'animait en parlant.

—Calmez-vous, murmura Philippe. Calmez-vous, je vous en supplie.

—Baron, je suis malheureux, bien malheureux ! poursuivait le jeune homme. Ah ! ce mariage funeste, pourquoi l'avez-vous fait, car il est votre ouvrage ?

—Je l'ai fait pour vous donner une femme sans laquelle, disiez-vous, vous ne pouviez vivre, et, en même temps que cette femme, une fortune.

—Une fortune ! répliqua Tréjan avec ironie. Que parlez-vous de fortune ? Tout peut être en commun quand on s'aime, c'est vrai, mais le partage est une honte quand l'amour est absent ! Croyez-vous donc que je me sois vendu, et que je force Fanny Lambert à me payer mon nom ? Baron, jugez-moi mieux ! Dans cette maison, rien est à moi ! Je suis plus pauvre ici que je ne l'étais rue de Laval, dans cet humble atelier où je me plaignais tant d'être pauvre.

—C'est votre faute.

—Comment ?

—Travaillez ! Vous avez du talent, et la dernière Exposition vous a rendu presque célèbre. Il vous suffira de vouloir. Travaillez ! Travaillez !

—Est-ce que je peux ? fit Georges avec une expression de lassitude inouïe. Est-ce que le travail est possible, quand une incessante douleur vous énerve et vous brise ? Tréjan l'artiste est mort et bien mort ! Je n'ai plus ni courage, ni force, ni talent. Je suis un incapable, un impuissant ! Je n'existe plus. Savez-vous où parfois je cherche et je trouve la consolation ?

—Où donc ?

—Dans l'absinthe. Je m'enferme, je bois, je m'enivre, et j'oublie.

—Malheureux !

—Oui, bien malheureux. Vous me méprisez, n'est-ce pas ?

—Non, mais vous m'inspirez une pitié profonde.

—Vrai ? vous me plaignez ?

—De toute mon âme.

—Alors, faites quelque chose pour me venir en aide, pour me sauver.

—Disposez de moi.

—La comtesse vous écoute et vous avez sur elle une influence presque sans bornes. Dites-lui de m'aimer encore. Jurez-lui qu'elle le doit. Prouvez-lui qu'il le faut. Ferez-vous cela ?

—Je vous le promets.

Le pli profond creusé entre les sourcils de Georges de Tréjan s'efforça. L'éclair d'une joie vague brilla dans ses yeux. Il saisit les deux mains de Philippe et il les serra d'une façon presque convulsive, en murmurant :

—Vous êtes un ami, vous, baron ! un vrai ! Allez, allez, et parlez-lui pour moi.

Croix-Dieu quitta l'artiste dont il avait sciemment consommé le malheur car, connaissant bien la pseudo-princesse, d'avance il était certain qu'elle réservait à son mari, quel qu'il fût, une lamentable destinée.

En se dirigeant vers elle, il pensait :

—La petite comtesse a bien raison ma foi ! C'est un pauvre homme, ce Tréjan !

Fanny vint à lui.

—Que vous a-t-il dit ? demanda-t-elle.

—Qu'il est très-malheureux, qu'il vous adore, que vous ne l'aimez plus.

—Voilà tout ?

—Il m'a chargé de plaider sa cause et de vous demander, en son nom, un peu d'amour.

Madame de Tréjan se mit à rire.

—Si bon avocat que vous soyez, répliqua-t-elle, il faut, mon cher baron, prendre philosophiquement votre parti d'une défaite. Vous ne gagnerez pas ce procès.